

Les souvenirs de Jacques Sternberg

Présence du passé

L'auteur féroce de 1 500 contes brefs n'a jamais connu la gloire. Il s'en plaint dans son émouvante autobiographie

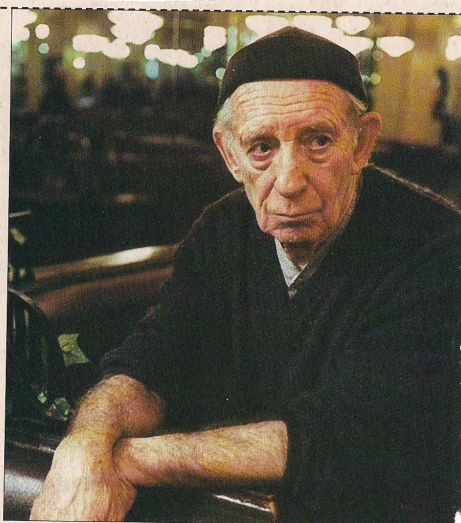
Longtemps, poussé par le vent, Jacques Sternberg a traîné son spleen en Solex et fui la société en dériveur. Aujourd'hui âgé de 78 ans, l'écrivain buissonnier prétend s'être acheté une conduite. En même temps que ses moyens de locomotion préférés, il a sacrifié ses deux plus vieux amis, M. Johnny Walker et Mme Seita. De sa vie agitée et aléatoire, le polygraphe n'a conservé qu'un seul vice : l'écriture, et la vertu qui va avec : la sincérité.

Si l'autobiographie fragmentaire, bavarde, et souvent répétitive qu'il publie aujourd'hui nous émeut tant, c'est bien parce que, à l'âge où ses contemporains travaillent plutôt à offrir un profil académique à la postérité, Sternberg persiste à faire de lui, en râlant, le portrait d'un mauvais élève, d'un raté, d'un mal-aimé mais aussi d'un mal-aimant. Cela ne va pas sans amertume, mais elle est sans cesse bousculée

par un style rageur, un rythme jazzy, une ténébreuse sauvagerie.

Bien que toute son œuvre s'inscrive délibérément contre l'hypocrisie, le consensus, la fausse notoriété, les idées reçues, le sérieux, et les grandeurs d'établissement ; bien qu'il y fasse un usage dévastateur de l'humour noir, du sarcasme et de la désillusion ; bien qu'il ait toujours préféré la science-fiction au monde réel, l'absurde à la raison, et la mer houleuse à la terre figée ; bien que, dans sa vie, il ait été incapable de s'installer, passant du statut de « journaliste alcool » à celui de « clodo marin » ; et bien qu'il n'ait jamais manqué une occasion de proclamer la vanité de toute entreprise humaine, l'auteur du « Dictionnaire du mépris » souffre, ça n'est pas le moindre de ses paradoxes, d'être demeuré un marginal.

Il aurait voulu connaître le succès, il ne l'a approché qu'une fois, pour « Sophie, la mer et



Lif Andersen - Gamma

Jacques Sternberg est né à Anvers (Belgique) en 1923. Il est notamment l'auteur de « l'Employé » (1958), « Toi, ma nuit » (1980), du « Dictionnaire des idées revues » et a été, en 1956, le premier auteur de la collection de SF « Présence du futur ». L'un de ses recueils de contes, « le Cœur froid » (1972), vient d'être réédité en Folio (n° 3452), chez Gallimard.

la nuit », un suspense sentimental, et ce fut un malentendu. Il a toujours rêvé d'être publié chez Gallimard, et il ne s'est jamais remis du jugement de Paulhan : « Vos contes donnent l'impression d'être assez mal traduits du néerlandais. »

Il a espéré que d'avoir écrit le scénario du film d'Alain Resnais « Je t'aime, je t'aime » (1968), et d'avoir vu l'une de ses pièces – « C'est la guerre, Monsieur Gruber » – montée à l'Odéon, lui ouvrirait les portes du cinéma et du théâtre, mais ce fut en vain.

Sternberg, c'est l'éternel cancre qui aspire à la reconnaissance, c'est l'infidèle qui chante pourtant l'amour de sa femme, Francine, c'est le père qui retrouve son fils unique après l'avoir trop négligé, et c'est l'écrivain qui déteste le milieu littéraire mais s'étonne encore de n'y être point consacré. Il le mériterait, pour ses contes brefs et macabres, ses aphorismes grinçants, son érotisme fulgurant, son persistant éloge de la mer et ses pages marquées par la panique de la mort, qui le harcèle et le ruine. On en trouve la raison au début de « Profession : mortel ». Arrêté en 1942, le jeune Jacques Sternberg, dont le père fut assassiné par les nazis, n'a dû qu'à la compassion d'un chef de camp, dans les Pyrénées-Atlantiques, ne n'avoir pas été envoyé à Drancy, ni déporté à Buchenwald. « *Depuis cette date, écrit-il, je suis un sursitaire.* »

On comprend que son ambition n'ait jamais été de réussir, mais de se survivre. Il s'y est employé en se noyant dans l'encre et l'alcool, en s'oubliant avec Charlie Parker, en écrivant trop, en lisant Simenon et Bove, en lançant son « Sunfish » sur la Manche par un vent de force 6, en dévorant 300 000 kilomètres en Solex et en donnant, avant qu'il ne soit trop tard, une autobiographie insolente et désabusée. ■ **JÉRÔME GARCIN**

« *Profession : mortel* », par Jacques Sternberg, les Belles Lettres, 350 p., 130 F.